

Hiram  
Zarathoustra

## VI. Ainsi parlait Zarathoustra aux francs-maçons

Ce n'est pas une question à prendre à la légère que de proposer la rencontre, hautement improbable, entre Hiram, Maître des maçons, et Zarathoustra, Maître des esprits libres, une rencontre si improbable qu'elle exige quelques précautions. Mais au cas où, aux abords du Temple ou de la grotte de Zarathoustra, elle arriverait à se produire, il se pourrait qu'elle se conclue par des accords, une alliance peut-être, une fraternité célébrée qui modifie les fronts de la philosophie et de l'initiation pour un certain temps.

Pourquoi lions-nous chercher nos racines dans cette confrontation entre l'architecte du roi Salomon et l'antique réformateur de la religion du feu ? C'est pourtant en cet Orient de légende que sont nés nos livres sacrés et qu'ont survécu nos souvenirs les plus communément partagés. Plus encore, Hiram, l'architecte païen du Saint des Saints, et Zoroastre, l'abolisseur des religions du sacrifice instaurées par les Maîtres de l'Inde, partagent encore ceci d'être des aventuriers, des tard venus, des hommes sauvages qui ont trouvé leur art et ont fondé leur légitimité dans des filiations toujours mineures, toujours voilées, toujours indirectes. Il leur a fallu se faire reconnaître par les traditions majeures en commençant par les servir, avant de les infléchir au point de rendre leur œuvre fondamentalement énigmatique pour les temps futurs. Il n'est que de consulter ici Gérard de Nerval dans le fameux récit de la légende d'Hiram dans son *Voyage en Orient*, quand il raconte la résistance supposée d'Hiram et de Balkis, la reine de Saba, à l'aurore du roi Salomon. Et quant à Zarathoustra, il ne s'est emparé du feu des vieilles religions de la Perse que pour en interdire l'usage sacré au profit d'opérations désormais purement spirituelles.

LES ORIGINES de la  
LIBRE-PEUSEE

Et pour nous aujourd'hui ? Je soutiens l'idée que ces rapprochements ne sont pas seulement érudits ou archéologiques, mais qu'ils permettent de mesurer jusqu'où se prolongent les formes de Maîtrise dont les maçons sont les héritiers. La créativité d'Hiram, la réforme de Zarathoustra résument tout le pouvoir de progrès spirituels contenus dans les traditions anciennes et les filiations secrètes<sup>1</sup>. Par eux, c'est toute la libre-pensée, nourrie non pas à de superficielles contestations ou au culte épidermique de la dénonciation, mais à de vénérables traditions et à une connaissance complexe du passé, qui est appelée à un retour à ses principes en des temps où, plus que jamais, elle est exposée aux malentendus.

Nourri par cette fièvre, Friedrich Nietzsche a fait revenir Zarathoustra parmi nous, non pas pour proposer sous une forme nouvelle les principes de sa morale antique, mais pour montrer aux hommes qu'il est peut-être trop tard pour les religions et que s'ils voulaient revenir à quelque tentation d'adoration, ce ne serait qu'un symptôme de plus de leur impuissance à croire et de leur irréligion désormais irréversible. Cet Aïnsi parlait Zarathoustra n'est pas une si mauvaise lecture en des temps de nouvelle respectabilité des religions et elle place le maçon devant des responsabilités redoutables : ou bien il s'estime appelé à refonder le sentiment religieux, et il doit y parvenir par des moyens qui lui sont propres et qui ne sauraient confondre en quelque sorte le baptême et l'initiation.

1. Dans un ouvrage contesté par les modernes philologues, mais d'une très grande richesse de signification, *Dacia preristorica*, publié à Bucarest en 1913, son auteur, Nicolae Densușianu, avait soutenu l'hypothèse d'une culture « pélasgique », préhistorique et hyperboreenne, qui aurait constitué, depuis les Carpates et la civilisation géro-dace, le centre de rayonnement d'une langue et d'une spiritualité dont on retrouvera plus tard des traces dans le monde celtique à Troie ou dans les installations prélatines de l'Italie. Or, le héros éponyme de ce peuple est Aïtin ou Amiin, d'où Amintius, ou Herman, le guerrier indo-européen déjà identifié par Lebonz à la source de la civilisation occidentale (cf. *Théod.*, § 136-143). Emporté par son hypothèse, Densușianu a fini par suggérer un lien possible entre cet Aïtin et Mihira, Aïtin et Janus (on connaît d'ailleurs le lien entre Hiram et les portes du Temple) et même Prométhée, le héros préféré des Carpathes. Entre cet Aïtin et notre Hiram, le lien existe, du moins dans la langue des oiseaux, et élargit considérablement l'horizon de la maçonnerie adonhirantique.

ou bien il mesure la pertinence de sa liberté spirituelle et la chance humaine qu'elle représente, et il faut qu'il apprenne à mieux cerner l'enseignement de son rite et à y nourrir son esprit jusque dans ses dimensions les plus intérieures.

On peut ainsi raconter, à sa guise, l'histoire de la maçonnerie comme une récapitulation de la tradition primordiale, comme une retombee de la révélation hermétique ou comme une étape dans l'histoire de la libre-pensée. Mais on s'est gardé d'une confrontation avec Nietzsche et le thème de la mort de Dieu. Pourtant, bien des formules de l'eschatologie nietzschéenne du « surhomme », dans son *Zarathoustra* en particulier, rencontrent des échos significatifs dans la ritualité maçonnique et le corps des légendes qui l'accompagne. C'est là la source de plus de problèmes que de réponses. C'est aussi l'occasion de vérifier jusqu'où nous porte notre désir de Maîtrise.

Ne croyons pas pour autant que la convergence supposée entre Hiram et Zarathoustra s'effectue sans heurts. Ce rapprochement a d'abord une portée critique. Rien de plus terrible que l'exigence que Zarathoustra met dans les choses de l'esprit. On reconnaît bien là l'œuvre d'un enfant de la Réforme. Fils de pasteur, Nietzsche est resté toute sa vie en dialogue avec la Réforme, en particulier avec Luther. Son œuvre est à bien des égards une réactivation du protestantisme tourné, cette fois, non plus contre les abus de Rome, mais contre les signes multiples de la décadence européenne. Or, la maçonnerie n'est pas absolument innocente de nombreux choix qui ont commandé l'évolution des sociétés modernes. Zarathoustra saura s'en souvenir.

Conçu dès 1881, rédigé entre 1883 et 1885 en quatre parties dont trois seulement seront publiées avant l'heure de la folie, le *Zarathoustra* n'annonce pas seulement une formidable parodie de la *Trilogie* de Wagner (où Zarathoustra succède à la fois à Wotan, le dieu conscient de son déclin, et à Siegfried, le héros cosmique qui finit par tomber à son tour), il nous invite à concevoir un véritable *Cas Hiram*, comme il y a eu, dans les dernières heures de la créativité nietzschéenne, un *Cas Wagner*. Ne croyons pas en effet que la lucidité de Zarathoustra ne s'exerce que sur les formes spirituelles que

Desin de Maîtrise

CRITIQUE  
Nietzsche  
PROTESTANT

nous dénonçons ensemble. Elle n'oublie jamais d'atteindre en son cœur la franc-maçonnerie elle-même. Il y a la place chez Nietzsche pour un propos sur et contre la maçonnerie. Cet étrange compagnonnage est peut-être le meilleur fruit que nous ayons à retirer de la fraternité d'Hiram et de Zarathoustra.

Si le *Zarathoustra* de Nietzsche nous presse, c'est d'abord par sa capacité à nous interroger sur *la forme de notre deuil*, tel qu'il se mêle aux diverses épreuves que l'initiation traverse : mort du vieil homme, mort du Maître, mort de l'ordre et du Temple ou mort de Dieu lui-même. Portons-nous assez loin la pensée de ce deuil ? Nietzsche est l'auteur d'une question pour laquelle il n'a pas son pareil : et si Dieu lui-même était mort et restait mort ? Et si ce Dieu mort avait commencé à mourir précisément dans la figure libérale et rationaliste du G.A.D.L.U. ? Et si le Fils de Dieu mourait lui-même avec notre Maître Hiram ? Et si les maçons faisaient partie, sans le savoir, des témoins inexorables de la mort de Dieu ? À moins qu'ils ne fassent partie de ces ermites de la montagne qui n'ont jamais entendu parler de la mort de Dieu ? Et s'ils faisaient partie plutôt de la secte répugnante et honteuse des meurtriers de Dieu ? N'ont-ils pas du sang sur leur tablier et leurs mains sont-elles si pures ? Ne faut-il pas reconnaître en eux les plus laids des hommes, ceux qui ont tué celui qui les regardait et dont ils ne pouvaient supporter l'inexorable conscience ? Et si, pour finir et oser davantage, Hiram était le Zarathoustra des maçons, destiné à leur transmettre ces sentiments étranges dans la pénombre des loges ? Et si, à tout le moins, le remplacement d'Hiram après sa mort devait consister à surmonter de pareilles questions et de pareilles mises en cause ?

Il y a un destin nietzschéen de la maçonnerie et nous aurions tort de l'oublier, car Nietzsche, lui, ne nous oubliera pas.

### De la « rectification » des maçons

On trouve en effet chez Nietzsche des objections contre l'image du maçon tel qu'il pouvait apparaître à la fin du

XIX<sup>e</sup> siècle. Ces images existent chez Nietzsche comme chez d'autres auteurs de diverses appartenances. Seulement, Nietzsche a la capacité à les ramener à quelques grandes questions qui aident à mesurer l'intérêt d'une épuration, par la critique de Nietzsche, d'une certaine vulgate des loges. Dans ce passage, par exemple, Nietzsche rappelle les polémiques de sa jeunesse et ajoute ces considérations singulières :

Jusqu'à présent, rien ne m'a été plus étranger que toute la gent des « libres penseurs », qu'ils soient Européens ou Américains. Avec ceux-là, qui sont les incorrigibles crétiens et les panthéistes des « idées modernes », je me trouve même beaucoup plus profondément en désaccord qu'avec n'importe lequel de leurs adversaires. Ils veulent aussi « rendre meilleure » l'humanité, à leur façon et à leur image. Ils déclareraient une guerre implacable à tout ce que je suis, à tout ce que je *veux*, en admettant qu'ils soient capables de le comprendre — ils croient tous encore à l'« idéal »... Je suis le premier *immoraliste*!

Le rituel du Compagnon nous invite à bâtir des temples à nos vertus et à creuser des tombeaux pour nos vices. Sommes-nous en mesure de résister *en immoralistes* à la confusion des idées modernes ? Il faut s'habituer au style de Nietzsche, fait d'autocontradiction, de défi, d'ironie dévastatrice. Mais l'occasion nous est donnée, à travers son persiflage, de rencontrer une difficulté de taille : l'initiation doit-elle faire de nous des thauriféraires des idées modernes ? Doit-elle nous rendre bons, respectables et acquiesçants ? L'auteur du *Zarathoustra* dit non et discerne dans cette voie pensante le plus grand obstacle à la véritable connaissance et comme une soumission irréductible à un monde méchant, voué à la mort et à l'esclavage. Emporté par un même mouvement de transmutation des valeurs, le Zarathoustra de Nietzsche a développé son attaque en ce sens et sa prédication se présente d'abord comme une galerie des arcs de la civilisation moderne. Mais qui visait-il au juste dans un passage comme celui que l'on va lire, voué à la dénonciation des formes nouvelles de

1. Nietzsche, *Œuvres complètes*, éd. Beauchesne, Paris, p. 1166.

religiosité qui se développaient à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, tout autant liées aux sectes protestantes qu'aux cercles théosophiques :

**PIEUX** \* Nous sommes redevenus pieux », ainsi confessent les transfuges. [...]

Je l'entends et je le sens : l'heure est venue des chasses et des processions, non des chasses sauvages, mais des chasses douces et débiles, renflant dans les coins, sans faire plus de bruit que le murmure des prières, des chasses aux belles âmes poltronnes : toutes les souricières des cœurs sont de nouveau braquées ! Et partout où je soulève un rideau, une petite phalène se précipite dehors.

Était-elle blootie là avec une autre petite phalène ? Car partout je sens de petites communautés cachées ; et partout où il y a des réduits [*Kammerlein*], il y a de nouveaux bigotes [*Brüderl*] avec l'odeur des bigots.

Ils se mettent ensemble pendant des soirées entières et ils se disent : « Redevenons comme les petits enfants et invoquons le Bon Dieu ! » [...]

Ou bien, durant de longs soirs, ils regardent les ruses d'une araignée à l'affût, qui prêche la sagesse aux autres araignées, en leur enseignant : « Sous les croix, il fait bon tisser sa toile ! »

Ou bien ils sont assis pendant des journées entières à pêcher à la ligne au bord des marécages, et ils croient que c'est là être profond ; mais celui qui pêche où il n'y a pas de poisson, j'estime qu'il n'est même pas superficiel ! [...]

Ou bien ils apprennent la peur chez un sage à moitié détraqué qui attend, dans des chambres obscures [*in dunkle Zimmern*], que les esprits apparaissent, tandis que leur esprit disparaît entièrement ! [...]

En vérité, ce sera ma mort, d'étouffer de rire, en voyant des âmes ivres et en entendant ainsi des veilleurs de nuit douter de Dieu.

Le temps n'est-il pas depuis longtemps passé, même pour de pareils douces ? Qui aurait le droit de réveiller dans leur sommeil d'aussi vieilles choses ennemies de la lumière ?

1. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, III, « Des transfiges », § 2, tel Bouquins, Paris, p. 424-25. On peut traduire aussi les apostats ou les transfuges.

Qui ne reconnaîtrait ses propres douces dans le fond de l'alcôve maçonnique ? Quel maçon ne se sentirait pas traversé par cette désignation des chambrettes capitonnées, des *Kammerlein*, et des « frères » en bigoterie ? Quel fils du roi pêcheur ne se retrouverait pas en train de pêcher dans les eaux troubles de la spiritualité maçonnique ? Qui ne reconnaîtrait pour finir le transfige des Églises dans le croyant des loges ? Et qui ne reconnaîtrait tout l'arsenal d'une maçonnerie fin de siècle dans cette évocation des tables tournantes et de la transe des médiums ? Il faut supporter ce regard de Zarathoustra, car demain, ne sera-t-il pas celui d'Hiram ? Car notre rite ne nous promet pas seulement le voyage sous la terre, il met une condition à la découverte de la pierre cachée : LA RECTIFICATION. N'est-ce pas cela précisément « rectifier » ?

À tout le moins, cela s'appelle « philosopher à coup de marteau », comme le revendique Nietzsche ! Mais que serait le légendaire maçonnique sans le symbolisme du maillet et du marteau, du maillet qui conduit le travail et du marteau qui préside aux premiers travaux de l'Apprenti ? Aussi, est-ce en Maître que parle ici Zarathoustra :

Ma très ardente volonté de créer me pousse sans cesse vers les hommes : ainsi le marteau est poussé vers la pierre<sup>1</sup>.

Et les coups du marteau qui attaque la pierre ne lancent pas en vain leurs étincelles. Elles vont nourrir le feu qui présidera aux complexes cuisines de Zarathoustra :

Je fais bouillir dans *ma* marmite tout ce qui est hasard. Et ce n'est que lorsque le hasard est cuit à point que je lui souhaite la bienvenue pour en faire *ma* nourriture<sup>2</sup>.

Zarathoustra à ce stade ne se révèle certes pas un frère bien connu de la loge, mais on pourrait reprendre pour le sévère *Père* ce mot du philosophe des jardins de Touraine :

1. *Ainsi parlait Zarathoustra*, II, « Dans les îles bienheureuses », p. 349.  
2. *Ainsi parlait Zarathoustra*, III, « De la vertu qui repousse », § 3, p. 417.

hasard

CRITIQUE  
OU RECTIFICATION

Je serviray les massons, je mettray bouillir pour les massons, et, le past terminé, au son de ma musette mesureray la musarderie des musars<sup>1</sup>.

Cette musette frappe fort, mais elle ne fait que répondre à trop de complaisances à l'égard du monde profane. Quand tu vas chez les maçons, prends ton fouet ! Mais ce sont eux qui dansent et qui font leur ronde jusqu'au douzième coup de minuit.

### Des jeux funèbres en l'honneur de Dieu

Voilà la charge, elle pourrait même être intensifiée si on la rapportait à des figures plus vastes encore de l'œuvre comme l'homme supérieur, le pape, les vertus qui rapetissent... tous échos de la détesse qui sort des entrailles du plus laid des hommes, le meurtrier de Dieu. Un même chant de mélancolie les étreint et obligera Zarathoustra à s'en débarrasser quand le signe sera venu.

C'est pourquoi il faut à nouveau revenir au cri par lequel commence le *Zarathoustra* qui qualifie l'heure de la plus grande détesse des modernes : « Dieu est mort ! » Entre ceux qui ne savent pas encore que Dieu est mort et ceux qui s'en réjouissent de façon irresponsable, Nietzsche inscrit une action intellectuelle qui pourrait bien caractériser celle de la Maîtrise initiatique : payer pour ce crime et inventer les *jeux funèbres* qui pourraient laver nos mains. Dans la maçonnerie, tout n'est pas idyllique : crimes, assassinats, vengeances, exécutions

1. Rabelais, *TL*, « Prologue de l'auteur », p. 350. Ou avec quelques variantes de grand sens : « Puis doncques qu'en nostre faculté n'est en l'art fist Regnaud de Monauban, servir les massons, mettre bouillir pour les massons ; et en autout, puis que compaignon ne puis estre, pour audient, le dis infaingible, de leurs trescelestes scriptis », *CL*, « Prologue », p. 77. L'Érudition s'est toujours mise en peine de savoir quels étaient les écrits célestes des maçons. Rappelons simplement que dans la légende des *Quatre Fils Aymon*, Renaud de Monauban entreprend de servir, pour pénitence de sa vie passée, les bâtisseurs de la cathédrale Saint-Pierre de Cologne.

s'y succèdent et l'humeur maçonnique est fondamentalement funèbre, depuis le cabinet de réflexion jusqu'à certaines questions qui resteront toujours dans notre mémoire : « Vos mains sont-elles pures ? » Il est vrai qu'une grande calamité a frappé la franc-maçonnerie. Tout n'est que tristesse et douleur dans ce lieu où le sang marque les dalles de nos temples. Nietzsche a des paroles bouleversantes pour dire ce deuil qui frappe l'Occident depuis la ruine du Temple :

Où est allé Dieu ? s'écria-t-il. Je veux vous le dire ! Nous l'avons tué, vous et moi ! Nous tous, nous sommes ses assassins ! [...] N'entendons-nous rien encore du bruit des fossoyeurs qui enterrent Dieu ? Ne sentons-nous rien encore de la décomposition divine ? Les dieux, eux aussi, se décomposent ! Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est nous qui l'avons tué ! Comment nous consolons-nous, nous, les meurtriers des meurtriers ? Ce que le monde a possédé jusqu'à présent de plus sacré et de plus puissant a perdu son sang sous nos couteaux. Qui effacera de nous ce sang ? Avec quelle eau pourrons-nous nous purifier ? Quelles expiations, quels jeux sacrés serons-nous forcés d'inventer ? La grandeur de cet acte n'est-elle pas trop grande pour nous ? Ne sommes-nous pas forcés de devenir nous-mêmes des dieux pour du moins paraître dignes des dieux ?

Ce texte extraordinaire résume le monologue d'un mauvais Compagnon qui ne dormirait pas dans la caverne de sa fuite, son poignard auprès de lui. On y retrouve encore le roman-tisme de Chateaubriand décrivant la profanation de la tombe des rois sous la Révolution. On y trouve surtout le nom même de nos rites : *jeux funèbres* ! Nous ne sommes pas des libertins tréfilés, nous n'avons rien de commun avec les dévots, nous jouons un jeu funèbre, le jeu funèbre suprême où notre Maître Hişam joue son démenti. Seulement, avec sa mort, ce n'est pas seulement la mort du meilleur des hommes qui est impliquée, mais la mort indélébile, définitive, inauguratrice de l'immortalité même, la mort de Dieu ! L'urgence du rite ne

1. Nietzsche, *Le Gai Savoir*, § 125, éd. Bouquins, Paris, p. 132.

peut que mettre en résonance la mort du Maître et le crépuscule de Dieu<sup>1</sup>.

Par le rite, le G.A.D.L.U. devient ainsi un des noms de la mort de Dieu, non pas un nom criminel ou blasphématoire, mais le nom d'une prémissation rituelle de l'idée divine par-delà le dépassement du Dieu de la religion. Hegel avait déjà une idée de ce dépassement de Dieu par-delà sa mort et il a nommé ce dépassement « savoir absolu » ou le savoir libre de Dieu<sup>2</sup>. Le G.A.D.L.U. qui meurt et renaît avec Hiram est le passage de Dieu à l'universalité de ce savoir, et c'est le privilège du tombeau du Maître de nous y donner accès :

À quoi servent donc ces églises, demande encore Nietzsche, si elles ne sont les tombes et les tombeaux de Dieu<sup>3</sup> ?

À quoi servent les loges si elles ne sont pas le tombeau des religions et la renaissance des Maîtres ?

Peu nombreux sont sans doute les maçons qui acceptent l'idée qu'ils sont engagés dans un tel rite funéraire, où le principe de toute croyance lui-même est impliqué. Mais comment hésiteront-ils encore longtemps sur cette hypothèse après toute la force de l'énoncé nietzschéen ? Si quelque'un devait faire « bouillir » pour les maçons, n'était-ce pas celui

1. Toute la complexité de ce mouvement est résumée par le nom Adoniram et l'adjectif « adoniramite » qu'on en a tiré pour qualifier la maçonnerie qui place Hiram en son centre : car Hiram et Adonaï s'y trouvent si mêlés que bien sûr Adoniram, c'est Seigneur Hiram, mais c'est aussi, par un renversement inévitable, Le Seigneur comme Hiram, Adonaï sous les traits d'Hiram. L'analogie avec l'incarnation et la mort du Christ devient alors transparente, mais c'est pour entraîner Hiram et Christ dans une même mythologie du crépuscule des dieux. Jacques Lacan est d'ailleurs entré au cœur de ces enjeux par ce rapprochement entre la mort du père et la mort de Dieu : « C'est en fonction de la mort de Dieu que le meurtre du père qui la représente de la façon la plus directe est introduit par Freud comme un mythe moderne. » (*Le Séminaire de la psychanalyse*, p. 171.)

2. Il faut évaluer à sa juste mesure cette proposition de Nietzsche, plus technique qu'elle n'en a l'air, car elle n'oublie pas Hegel : « Celui qui a dit : "Dieu est esprit" a fait jusqu'à présent sur la terre le plus grand pas et le plus grand bond vers l'incrédule : ce ne sont pas là des paroles faciles à répéter sur la terre ! » (*Ainsi parlait Zarathoustra*, IV, « La Rêve de l'âne », § 1, p. 533.)

3. *Ibid.*

qui montre de quel crime les frères sont solidaires et quelle lucidité supérieure les conduit à poursuivre la mémoire de leur faute, au-delà même des vraisemblances de l'histoire et des retours du religieux qui animent le devant de la scène ?

Les frères font mémoire ensemble de la mort de leur père qu'ils ont tué. Freud a réécrit l'histoire biblique sur cette hypothèse dans *Totem et Tabou*, et cette hypothèse, il ne pouvait la tenir d'une autre source que de la maçonnerie à laquelle, par ses fidélités juives, il était loin d'être étranger. Nietzsche appartient à ce même mouvement de divulgation de la maçonnerie qui pourrait constituer le moeur caché de la philosophie moderne. Romanisme, anti-romanisme de la faute, du sang, du tombeau, de la relève, de la parole... ces thèmes de la critique nietzschéenne sont au cœur d'une initiation, la nôtre, qui essaie de réparer la faute d'un crime inexpiable dont l'objet disparaît dans l'énormité du geste qui l'accomplit. Et le dessein de relève est commun, même si les termes sont différents. Nietzsche sait-il encore ici s'il parle du Maître ou de Dieu lui-même ?

Vous n'êtes ressuscités que depuis qu'il gît dans la tombe. C'est maintenant seulement que revient le grand Midi, maintenant l'homme supérieur devient maître [Herr]<sup>1</sup> !

Ces propositions brillantes, qui les prononce ? Quel frère sans tablier nous les susurre et nous les impose ? Quel théâtre commun à la maçonnerie et à la philosophie est ici mobilisé pour notre plus grand trouble ?

Je répondrais par l'hypothèse suivante : une série de divulgations à l'ère des initiations très puissantes, mais toujours incomplètes, à la vie profane, mettant l'œuvre maçonnique à la disposition de tous les talents et confondant la puissance et la Matière. Si l'initiation tourne toujours, d'une certaine façon, à la contre-initiation, c'est toujours la faute de maîtres Compagnons. Les mauvais Compagnons ont tué Hiram et Zarathoustra s'étonne. Mais nous sommes tous de mauvais Compagnons et la prédication de Zarathoustra nous

1. *Ainsi parlait Zarathoustra*, III, « De l'homme supérieur », § 2, p. 510.

Raisonné  
x Maître  
x Maître

PACK  
TOP  
UP  
BTRKE  
à l'ordre de  
relève

laisse finalement seuls face à la nécessité énigmatique d'un surhomme qui soit un Maître. Dieu alors ne nous fait presque pas d'ombre. Nietzsche en porte seul le poids, jusqu'au cri final.

### La relève de Zarathoustra

Pour entendre Zarathoustra en maçon (comme Mozart devinait déjà Sarasastro dans le libretto Don Giovanni), il serait utile de se tenir à quelques règles de sagesse, que Nietzsche lui-même suggère, mais qui permettent de poser des limites au duel débridé qu'il finira par s'instaurer entre le Christ et Dionysos. Ce duel n'est pas le nôtre et nous aurions tort de nous fourvoyer dans cette logique d'opposition qui, littéralement, a eu raison de l'auteur de *Zarathoustra*. Voici, en première approximation, ces nouvelles tables d'une Matrise restaurée sous les auspices conjoints de Zarathoustra et d'Hiram :

1. Nous devons d'abord craindre le destin des hommes supérieurs qui, dans leur détresse mal surmontée, ne craignent pas de revenir à la croyance. Car pour Nietzsche, le meurtrier de Dieu est si honteux de son propre ressentiment contre l'ancien monde qu'il finit par adorer n'importe quoi, pourvu qu'on adore. Souvenons-nous donc de l'exclamation de Zarathoustra quand il retrouve tous les hommes supérieurs en train d'adorer un âne dans sa caverne :

« Et toi, dit Zarathoustra au voyageur et à l'ombre, tu t'appelles esprit libre, tu te figures être un esprit libre ? Et tu te livres ici à de pareilles idolâtries et à de pareilles moneries ! [...] »

— C'est triste, en effet, répondirent le voyageur et l'ombre, tu as raison : qu'y puis-je ? Le Dieu ancien revit, ô Zarathoustra, tu diras ce que tu voudras ! »

1. *Ainsi parlait Zarathoustra*, IV, « La fête de l'âne », § 1, p. 533. Le pope disait à Zarathoustra : « Plutôt adorer Dieu sous cette forme que de ne point l'adorer du tout. » (*ibid.*)

Et l'avertissement va loin, car il pressent exactement les périls de notre temps et les tentations des meilleurs esprits :

Garde-toi qu'une foi étroite ne finisse par s'emparer de toi, une illusion dure et sévère ! Car désormais tu es séduit et tenté par tout ce qui est étroit et solide.

2. Aussi devons-nous résister aux oppositions simples auxquelles Nietzsche lui-même succombe : Dionysos ou le Crucifié, le croyant ou le créateur. Je lis ceci à propos de Dante :

Dante, si on le compare à Zarathoustra, n'est qu'un croyant, et non point quelqu'un qui crée d'abord la vérité, un esprit qui domine le monde, une fatalité ?

Cette proposition est au moins deux fois fautive : d'abord, parce qu'il est impossible de ne pas reconnaître chez l'inventeur de la langue italienne, le père de la parodie, le paladin de l'Empire et l' amoureux endeuillé pèlerin sous la terre, une faculté créatrice de civilisation, au sens où l'entend Nietzsche. La question de l'ésotérisme de Dante, celle de son hétérodoxie complexe, celle de ses alliances avec le templarisme et le soufisme ne sont pas même ici entrevues, malgré la référence de principe à la *goyot scienza*, au « gai savoir » des troubadours ! Ne nous battons pas de taxer de croyant celui qui nomme Dieu et vérifions d'abord quel usage il en fait.

Un détour par la scolastique médiévale fera ici l'affaire. Thomas d'Aquin distinguait le fait que Dieu soit et l'essence de Dieu (*quia est, quid est*). Il réservait l'essence de Dieu au mystère de Dieu et faisait procéder la pensée théologique d'une méditation de sa seule existence procédant des créatures<sup>1</sup>. Mais qui nous assure que la pensée doit s'en tenir à des jugements d'existence ou à des inférences à partir d'effets sensibles ? La tâche ne consiste-t-elle pas plutôt à s'établir

1. *Ainsi parlait Zarathoustra*, IV, « L'ombre », p. 500.

<sup>2</sup> *Ibid.* *ibid.*, p. 1176.

<sup>3</sup> Thomas d'Aquin, *Somma théologique*, I, Q. II, art. 1, resp. 4. *Op. cit.*, I, Q. III, art. IV, ad. 2.

au cœur de l'essence et à y développer toutes les puissances de l'âme ? C'est là que l'on mesure la véritable fatalité d'un auteur. Dante, comme Maître Eckhart, appartient à cette effraction du mystère. C'est pourquoi il déplace toutes les frontières, celle de l'essence et de l'existence, celle de la croyance et de la création, celle du premier et du second Zarathoustra.

3. On ne peut écrire sans faire rire :

Avant *Zarathoustra*, il n'existe pas de sagesse, pas de recherche de l'âme, pas d'art de la parole<sup>1</sup>.

Tout l'idée de la tradition s'inscrit en faux contre ces simplifications. Le symbole n'invite pas à l'abolition du monde ancien, mais à sa transfiguration. L'initiation, c'est un rapport possible avec le passé. La volonté de puissance équivalait chez Nietzsche à une perte de ces possibles. C'est pourquoi on ne peut soutenir cette politique de rupture, pas plus que des affirmations qui, pour être toujours drôles, ne peuvent pas être maintenues sans sottise. Qui laissera passer sans broncher ce jugement exalté sur le *Zarathoustra* ?

La plus puissante force de symbolisation qui ait jamais existé est pauvreté et jeu d'enfant, si on la compare à ce retour de la langue à la nature même de l'image<sup>2</sup>.

4. Nietzsche a eu des sentiments plus que partagés à l'égard de Richard Wagner. Mais il aura pour finir, à Turin, des aveux qui doivent rester gravés dans notre mémoire :

Si je soutiens dans cet écrit que Wagner est *naïf*, je soutiens également qu'il est indispensable à quelqu'un : au philosophe. Les autres personnes peuvent peut-être se passer de Wagner : mais le philosophe n'est pas libre de s'abstraire de Wagner<sup>3</sup>.

1. *Essai Homo*, p. 1176.  
2. *Essai Homo*, p. 1177.  
3. Nietzsche, *Le cas Wagner*, « Avant-propos », éd. Bouquins, Paris, p. 100.

Le philosophe est le maître des poisons et il s'expose volontairement à ce qui peut nuire au profane. N'en est-il pas de même de la franc-maçonnerie ? Elle peut être nocive à bien des gens, mais elle est indispensable au philosophe. Qu'elle soit le requiem des vivants et le crépuscule des ombres, Wagner nous l'aura enseigné avant Nietzsche. La loge sera toujours notre Bayreuth : on y va pour perdre la raison, on en revient pour dominer toutes les raisons.

5. Après Wagner, avec Wagner, la franc-maçonnerie est un savoir endeuillé qui baigne dans une atmosphère de déclin. Elle est un savoir du soir. Elle a son midi, mais elle enseigne à voir sombrer l'étoile flamboyante à l'Orient. Gardons-lui ce goût des ombres et des cavernes ; c'est là qu'elle prospère. C'est la condition tout antique de son pouvoir de divination. Les mystères se célébraient la nuit. Sans ce minuit, il n'y a pas danse de Zarathoustra ni profondeur de l'éternel retour. Nietzsche lui-même savait se faire voyageur comme Wotan et ombre parmi les ombres. Il y décèle pourtant une faiblesse à surveiller :

Suis-je donc un fantôme ? Que dois-je penser de cela ? dit Zarathoustra. Mais c'était peut-être mon ombre. Vous avez entendu parler déjà du voyageur et de son ombre ?

Une chose est certaine : il faut que je la tiennne plus sévèrement, autrement elle finira par gâter ma réputation<sup>1</sup>.

Plus loin dans l'œuvre, Zarathoustra veut échapper à son ombre et finira par proposer à celle-ci de participer au grand réveil de l'homme supérieur sur lequel s'achève sa prédication, avec l'espoir que l'on sait : Zarathoustra finit par se retrouver seul à l'heure ultime :

Mon ombre m'appelle ? Qu'importe mon ombre ! Qu'elle me suive après ! Moi, je me salue d'elle<sup>2</sup>.

1. *Aut partibus Zarathoustra*, II, « Des grands événements », p. 387. Le voyageur et son ombre est le titre du premier ouvrage de Nietzsche après la rupture avec Wagner.  
2. *Aut partibus Zarathoustra*, IV, « L'ombre », p. 498. La suite de l'analyse se trouve ailleurs et il s'agit d'un infatigable extrême.

Masques & Folie

Mais nul voyageur n'échappe à l'ombre qu'il projette sur la terre. C'est la leçon la plus profonde de l'initié au pays des morts. Notre rite est un jeu d'ombres qui nous promet la lumière quand, ayant sorti notre glaive, nous écartons les âmes défuntes qui s'attachent à nous. L'éternel retour du même, c'est aussi l'éternel retour des ombres. Nietzsche s'est libéré trop tôt de la sagesse de son ombre.

6. L'ombre aurait pu être la chance de Zarathoustra et un pouvoir à partager avec Hiram au pays de la mort. Mais Nietzsche aura un autre sort. Quittant la fraternité des ombres, il se vouera au théâtre des masques. C'est ainsi qu'il finira par rencontrer la folie :

Cet orgueil spirituel silencieux, cette fièvre de l'Élu de la connaissance, de celui qui en « initié » est presque sacrifié, a besoin de toutes les sortes de déguisement pour se protéger de l'attachement des mains opportunes et compatissantes et surtout de tout ce qui n'est pas son égal par la souffrance. La profonde douleur rend noble : elle sépare. [...] Il y a des esprits libres et insolites qui voudraient cacher et nier qu'au fond ils sont des cœurs irrémédiablement brisés. C'est le cas d'Hamlet : et alors la folie elle-même peut être le masque pour un savoir fatal et trop certain<sup>1</sup>.

VICTOR  
JUNG

Il y a bien une initiation nietzschéenne, celle qui s'expose au sacrifice. On ne sacrifie jamais que des masques et nombre de sociétés peignaient le visage de leurs victimes votives qui prenaient alors la place du dieu. Nietzsche est le bouc émissaire d'une initiation primitive que sanctionne le sang et la folie. C'est pourquoi il se sépare du monde symbolique de la franc-maçonnerie et de son œuvre civilisatrice.

7. De même donc qu'il y a une évaluation nietzschéenne de la maçonnerie, il y a un regard maçonnique sur la destinée de Nietzsche<sup>2</sup>. Cet esprit libre peut libérer le nôtre et s'accorder

1. *Écor Homo*, « Le psychologue prend la parole », § 3, p. 112A.

2. Dans un séminaire celtère, Carl Gustav Jung s'est exercé à une lecture ésotérique de Nietzsche, mais ce ne fut que pour vérifier le bien-fondé de son analyse des archétypes et du Soi : cf. *Nietzsche's Zarathustra. Notes of the Seminar Given in 1934-1939*, James L. Jarrett éditeur, Princeton univ., 1977.

à nos rites, en interposant son jeu de tarot au cœur de notre initiation. Mais Nietzsche ne sera jamais pour nous ni Goethe ni Mozart, il n'a pas la maîtrise des venins d'un Paracelse ni ne connaît la colère de Dieu et la « faim du mercure » à la façon de Jacob Boehme. Il illustre un drame de la libre-pensée tel qu'il vient jusqu'à nous depuis la Renaissance. Zarathoustra, le destructeur et le créateur, est la figure ultime d'une Renaissance de géants et d'expérimentateurs, et se soumette à Zarathoustra, ne serait-ce qu'un instant, c'est accepter le regard de Vinci ou de Giordano Bruno sur nos rites et nos mythes. Nous ne pouvons nous soustraire à cette épreuve si nous avons compris que pour nous la liberté est devoir et le devoir est fatalité, autrement, si nous avons quitté les idées vulgaires de la liberté. Notre liberté est dénuement, serment, voyage, mort et relèvement, et c'est pourquoi elle nous contraint à des épreuves et des ivresses aussi insolites que celles qu'aura traversées Nietzsche, mais non moins chargées de risques.

LIGÈRTE